



France – et ces petites bêtes – d'une taille variant de un millimètre à quatre centimètres – peuplent notre planète depuis presque cent millions d'années.

Une maison à monter en kit ? Pas de problème, Jack est sûr de lui... John Yeoman s'est amusé à réécrire la célèbre comptine anglaise. « La Maison que Jack bâtit », et Quentin Blake l'a illustrée avec son tonus habituel, dans le n° 75, juin 1994 de *Blaireau*.

Nouvelle forme de publication, entre livre et revue, avec *Feuilletons*, édité par SAFIA (5, cour de la Ferme Saint-Lazare - 75010 Paris). Le but : republier, chapitre par chapitre, l'œuvre de Jules Valès, en commençant par *L'Enfant*. Une manière de renouer avec la tradition puisque l'œuvre est parue pour la première fois sous forme de feuilleton dans *Le Siècle* en 1887. Pour la présente édition on a, chaque mois, huit pages largement illustrées par Eloi Valat, avec une introduction et le texte intégral (à noter quelques modifications dans l'ordre des paragraphes). La mise en pages est extrêmement soignée,

on note une grande recherche dans la typographie qui permet de rendre la lecture plus attractive, plus facile. *L'Enfant* se compose de vingt-cinq chapitres, à raison de trente francs le numéro, le roman revient donc au bout du compte à sept cent cinquante francs... une vraie fortune !

## REVUES EN LANGUE ANGLAISE

par Caroline Rives

Qu'en est-il des approches universitaires de la littérature de jeunesse ? Les deux derniers numéros de *Canadian Children's Literature* (72 et 73) y sont consacrés : psychanalyse, intertextualité, féminisme sont appelés à la rescousse pour renouveler les approches du roman pour adolescents et du conte. Dans le même ordre d'idées, le vol. 18, n° 4, hiver 1993-1994 de *Children's Literature Association Quarterly*, consacré à l'image de la mère dans la littérature enfantine fait tout naturellement appel à des approches féministes. L'article de Lisa Tyle, par exemple, sur la relation entre rapport mère-fille et troubles de l'alimentation dans le *National velvet* d'Enid Bagnold, ouvre d'intéressantes pistes de réflexion. On reste plus perplexe devant le texte de Roberta Seelinger Trites : les enchâssements narratifs constituent-ils une dénonciation du modèle patriarcal ? Schéhérazade est-elle une femme enceinte d'histoires ? Tout cela fonde-t-il une écriture féminine/féministe ? On y voit un peu plus clair avec l'article de Beverly Lyon

Clark, qui prend quelques distances pour envisager les rapports entre féminisme et recherche en littérature enfantine, biaisés par les ambiguïtés politiques du mouvement par rapport à la maternité.

Les écrivains pour la jeunesse proposent une approche différente, plus personnelle, et complémentaire de la recherche universitaire. Dans *Magpies*, vol. 8, n° 5 de novembre 1993, Diane Wynne Jones compare le héros de romans pour la jeunesse à un champion de tennis. Par quels chemins passent les identifications d'une jeune fille à André Agassi ou à Adrian Moles ? Les commentateurs sportifs et les critiques sont-ils également misogynes ? Les héros du tennis, légendaires et fragiles, ne rappellent-ils pas les protagonistes de la littérature pour la jeunesse ? Le déroulement d'un match, avec ses règles minutieusement codifiées mais nécessairement perturbées par le hasard n'est-il pas la métaphore parfaite d'une narration pour adolescents ? Paradoxal et intelligent.

Le n° 1, vol. 17, juin 1993 de *The Lion and the unicorn* pose une question provocante : « Kiddie lit ou kiddie lite ? ». « *Kiddie lit* », c'est une abréviation affectueuse pour désigner la littérature enfantine. « *Kiddie lite* », serait sa version allégée, la littérature infantile. On trouve ici des pistes concrètes pour renouveler l'approche d'une problématique fondamentale autant que difficile à traiter : la situation du livre pour enfants entre création littéraire et marché commercial. Sharon Shaloo décrit la place du livre pour enfants dans le marketing de masse : quels livres trouve-t-on dans les chaînes Toys

R Us, comment sont-ils présentés dans les prospectus publicitaires des clubs de livres ? Elizabeth Law part d'exemples pour déplorer que trop d'auteurs se croient obligés d'emprunter une attitude condescendante quand ils s'adressent aux enfants : la pire espèce étant les gens célèbres qui en commentent à l'occasion. David Galef explique dans le détail à partir d'un de ses propres livres comment un travail éditorial bien intentionné peut affadir un livre d'images. Robert et Julie Brown disent tout sur un métier mal connu : ils élaguent, rétrécissent, et simplifient des documentaires pour adolescents pour les recycler en direction des plus jeunes. Richard Flynn exprime quelques vérités bien senties sur le concept paradoxal de poésie pour enfants. Ann Lundin nous dévoile les dessous du piratage éditorial au XIX<sup>e</sup> siècle, à travers les avatars des livres de Kate Greenaway, plagiés de façon éhontée par des tâcherons sans scrupules. Judith L. Kellogg traque la figure de l'Enchanteur Merlin dans ses versions modernes, en égratignant au passage celle de Walt Disney. Joel D. Chaston réfléchit sur la légitimité de l'œuvre des épigones d'auteurs célèbres : en l'occurrence Edith Nesbit et Edward Eager. La maison Disney se retrouve à nouveau dans le collimateur, avec l'article de A. Waller Hastings, qui dénonce le passage à la moulinette de *La Petite sirène*. Le tout est enlevé, stimulant et traité avec humour. On en redemande.

Le facile et le commercial constituent-ils pour autant toujours l'enfer des lectures illégitimes ? Charles Sarland, dans deux ar-

ticles publiés dans *Signal*, n° 73 et 74 de janvier et mai 1994 se penche sans préjugés sur la lecture des séries par les adolescents, et débouche sur une analyse nuancée des modes de réception. À partir de l'exemple de la collection *Point horror* (épouvante en milieu adolescent contemporain), il montre comment, au-delà de leur perception par des adultes, ces livres rejoignent des préoccupations relationnelles propres à l'adolescence. *Comment construire sa propre identité par rapport à ses amis, au sexe opposé, à sa famille ?* Ces livres, pour fabriqués qu'ils puissent apparaître, fournissent des pistes de réflexion. Charles Sarland s'élève contre la vision d'adolescents passifs, ingurgitant sans réagir n'importe quoi. Dans le deuxième article, il rend compte de conversations avec de jeunes lecteurs pour comparer ses critères d'adulte à ceux du lectorat auquel ces livres s'adressent. La notion de plaisir, trop valorisée ou trop dénigrée, révèle sa complexité : plaisir de lire pour la première fois, plaisir de relire. En demandant à ses interlocuteurs de repérer d'où il peut provenir, Charles Sarland nous permet d'y voir plus clair et montre comment la lecture adolescente est une lecture active : la structure narrative, la complexité des personnages, les différents niveaux d'identification sont invoqués avec finesse (même s'ils ne les appellent pas ainsi) par les jeunes lecteurs, pour développer un point de vue critique. Les sociabilités autour de la lecture leur permettent de construire des critères partagés, qui se construisent à partir des séries, mais qui peuvent s'appliquer ensuite à des œuvres plus légitimées.

On trouve un autre exemple de ce souci d'être à l'écoute des enfants dans l'article de Virginia Lowe (*Children's Literature in Education*, vol. 25, n° 1, 1994.). Alors qu'*Alice au Pays des merveilles* est considéré par beaucoup d'adultes comme un faux livre pour enfants, inquiétant, opaque et cérébral, elle montre comment ses propres enfants y ont trouvé dès le plus jeune âge et au fil des années une initiation à la richesse des jeux du langage, et comment il leur a permis de se poser des questions fondamentales sur les rapports entre rêve et réalité, et en définitive sur leur rapport au monde.

Autre objet inquiétant et fascinant, le dernier album de Maurice Sendak provoque comme toujours des réactions contrastées dans la presse spécialisée. Publié par Harper Collins, *We are all in the dumps with Jack and Guy*, sera-t-il traduit en France ? Ce sera techniquement difficile, mais comment se résigner à ce qu'une œuvre aussi forte nous reste étrangère ? Il s'agit de la mise en scène magistrale de deux comptines traditionnelles, dans un univers sordidement réaliste (enfants de la rue, rats cupides, sida...), puis dans l'envol vers un monde imaginaire violent mais tonique. Le rédacteur de la notice du *Bulletin of the Center for children's books* (vol. 47, n° 2, 1993) se contente prudemment d'en décrire le contenu, et conclut du bout des lèvres sur un éloge mitigé : « Même dans ce qu'il a de plus compliqué, ce livre contient assez de magie pour que le lecteur adulte ou enfant fasse l'effort de chercher à le comprendre ». De façon significative, le *Horn book* de janvier-février 1994 le classe dans les livres « sus-



*We are all in the dumps with Jack and Guy*, ill. M. Sendak, Harper Collins

ceptibles d'intéresser les adultes ». Après avoir inventorié les allusions placées par Sendak au fil des pages, le rédacteur admet qu'il s'agit « d'un élément supplémentaire vraiment significatif dans l'œuvre de Sendak ». On sent nettement pourtant que la violence du traitement et l'absence de *happy end* le gênent. Génèrent-elles aussi les enfants ? Dans *Booklist* du 15 septembre 1993, Carolyn Phelan s'interroge sur la réception enfantine. Elle est agacée par l'abondance des clin d'œil, elle trouve la construction incohérente. « Les bibliothèques n'en achèteront pas beaucoup », prédit-elle, et si elle reconnaît de la force au livre, elle

sous-entend que Sendak s'intéresse plus à sa propre expression d'artiste qu'à la communication avec un public infantin. À l'opposé, dans *Magpies*, vol. 8, n° 5 de novembre 1993, Alf Mappin s'abandonne sans réticences ; sans jouer au jeu des références, il se laisse dériver sur les non-dits, et il souligne la totale ouverture du livre : « Il fonctionnera sur différents niveaux avec différents lecteurs ; ce livre s'adresse à tous et à chacun. Et comme il laisse toujours sur une question nouvelle, on y retournera indéfiniment, et à chaque fois, on y découvrira autre chose ». Enfin dans *Children's Literature in Education*, vol. 25, n° 1, 1994, Peter

F. Neumeyer prend le temps de l'analyser à loisir. Il remarque que c'est le premier livre où Sendak échappe à l'univers intérieur du fantasme pour adopter une perspective politique. Il décrit en détail le contrepoint des éléments narratifs : les comptines, les bulles, les titres de journaux qui tapissent les abris de carton des enfants perdus, les images. Au-delà des références évidentes, Peter F. Neumeyer explique comment Sendak est ici inspiré par William Blake, et défend une interprétation basée sur une métaphore de la crucifixion. Comme toujours chez Sendak, aucune de ces réactions plus ou moins réfléchies ou viscérales n'épuise

son œuvre. Et il est satisfaisant de se dire qu'après tant d'années, son pouvoir de nous déranger, de nous troubler, de nous émerveiller, de nous faire réfléchir reste intact. Pour en savoir plus, on peut se procurer la version originale (disponible à la librairie Chantelivres par exemple).

La tradition française reste présente dans les revues étrangères, cette fois-ci à travers un article de Gwen Marsh dans le n° 74, mai 1994, de *Signal*, sur la Comtesse de Ségur. Il est intéressant pour nous de voir comment cette figure fondatrice est perçue à l'étranger. Son enfance tourmentée, son originalité littéraire, sa longue carrière de phénomène éditorial sont rappelées rapidement, mais de façon éclairante. Gwen Marsh situe la Comtesse dans l'évolution générale de la littérature de jeunesse en France et donne à ceux qui voudraient en savoir plus au-delà des mers des pistes bibliographiques utiles et bien choisies.

Le n° 1, vol. 32 du printemps 1994 de *Bookbird* est consacré à l'univers du livre pour enfants en Europe de l'Est. Les événements des dernières années l'ont profondément bouleversé. L'entrée dans l'économie de marché dans un contexte de crise économique et la concurrence des produits occidentaux de masse mettent en danger la publication d'œuvres originales ou fortes. Les bibliothèques pour enfants, jadis florissantes, font face à de nouvelles difficultés. En revanche, l'ouverture intellectuelle vers un autre univers stimule les créateurs. En Russie, en Hongrie, en Pologne, en ex-Allemagne de l'Est, on veut être prudemment

optimiste. Mais Josip Osti, poète bosniaque, rappelle combien ce relatif équilibre est vulnérable en dénonçant la situation tragique dans laquelle se trouve son pays, et dont les enfants sont les premières victimes. Dans le domaine du livre, au-delà des destructions de bibliothèques, un problème à plus long terme se pose : le risque que des communautés clivées par la guerre se replient culturellement sur elles-mêmes, et que les futures littératures enfantines soient marquées par un nationalisme régressif.

## REVUES EN LANGUE ALLEMANDE

par Claudie Guérin

Deux articles posent le problème du rôle du livre dans l'éducation et la formation de la personnalité de l'enfant. Dans *Beitrag Jugendliteratur und Medien* (4/94), V. Ladenthin décrit les qualités que doit posséder un livre pour participer à l'éducation de l'enfant sans pour cela l'endoctriner, le conditionner en déformant la réalité comme cela a pu se produire et pourrait se reproduire. Cet article est complété par une réponse de M. Dahrendorf qui, bien qu'en accord sur l'essentiel, trouve qu'il est dangereux de refuser d'écrire sur des sujets trop complexes sous prétexte que l'on risque de déformer la réalité en la simplifiant. E. Fischer dans *Jugendbuch Magazin* 1/94 s'attache à l'analyse des livres d'images, à leur apport dans le développement du langage, de la créativité, de l'apprentissage des différentes possibilités de communication, d'actions, de réac-

tions... Elle expose ensuite les réactions des enfants en fonction de leur âge et montre en quoi les livres de Leo Lionni sont particulièrement efficaces et intéressants à ce titre.



ill. K. Ensikat, in :  
*Jugend Literatur* 1/94

Une enquête a été réalisée dans la ville de Cologne afin de connaître les habitudes de lecture ou de consultation quotidienne de médias autres que les livres dans des familles ayant des enfants en fin d'âge primaire. Un échantillon de 200 familles s'est prêté aux interviews et B. Hurrelmann nous livre dans *JuLit* 4/93 les résultats les plus intéressants (pourcentage d'enfants lecteurs, importance de l'image des parents lecteurs ou non lecteurs, influence de l'école...). Pour compléter ce sujet, on peut aussi lire l'article de A.K. Ulrich dans *Jugend Literatur* 1/94.

Dans *Beitrag Jugendliteratur und Medien* 4/94, M. Hantschke-Brüggemann analyse l'image des grands-parents dans la littérature contemporaine. Le mode de vie, le